

# Dans le silence qui suivit

par Germaine Dionne

**S**uzanne avait de longues cuisses maigres attachées à des jarretelles qu'elle montrait en s'assoissant. Elle marchait comme elle mâchait, en souplesse, en longs mouvements élastiques et lents. Tous les gars de l'autobus scolaire finissaient un jour ou l'autre par goûter à sa gomme. Suzanne était une fille généreuse.

Moi, assise à l'avant du bus avec celles qui ne freinaient même pas, j'écoutais sans jamais me retourner les soupirs, les longs silences et les rires étouffés du banc du fond.

La langue bien pendue (quoique trop timide pour freiner), j'étais l'auteure du slogan que nous gueulions chaque matin quand Suzanne se faisait aller les fesses du banc du chauffeur au banc du fond: «Suzanne-la-guidoune, Suzanne-la-guidoune!» Depuis septembre, Suzanne recevait l'injure sans broncher.

Un lundi de mai, alors que les filles entamaient les premières syllabes de «Suzanne-la-guidoune», j'ai crié très fort: «Vos gueules!» Les gars n'ont pas ri. Les filles se sont tues.

Dans le silence qui suivit, ses yeux mirent un long moment à se mouiller... à devenir verts. Un vert insoutenable. À part moi, personne n'avait jamais vu le regard vert mouillé de Suzanne. On ne connaissait que ses jarretelles.

Chomedey, mai 1965. On est encore dimanche et c'est toujours aussi plate. Ma mère n'a pas envie de faire le dîner et elle demande à mon frère d'aller acheter des frites et des hot-dogs chez Jos. Mon frère refuse: il paye une pension, ce n'est pas à lui à faire les commissions. C'est donc moi qui irai.

Je déteste aller chez Jos. C'est plein de bums qui s'amuse à faire des farces sur mes gros seins. J'ai quatorze ans, mais j'ai les seins d'une vraie femme. Ça fait longtemps qu'ils sont gros. Ça fait longtemps que je sais plus où les mettre.

C'est juste à trois maisons de chez nous. Jos est derrière son comptoir, serré dans son

tablier tout taché de graisse. Si môman voyait à quel point il est sale, elle ne mangerait plus ses patates.

Deux gars en blouson de cuir jouent aux machines à boules et trois autres sont assis à une table derrière moi. Suzanne est coincée sur la banquette entre les deux plus gros. Je sais qu'elle m'a vue.

Je suis debout au comptoir, je n'ose pas poser mes fesses sur le tabouret pivotant. «Cinq patates, six hot-dogs all dressed, deux moutarde seulement s'il-vous-plaît.»

«Pour apporter?»

«Oui, s'il-vous-plaît.» J'entends rigoler derrière moi: «Cé-tu les hot-dogs qui te font pousser les totons d'même?» Jos fait semblant de ne pas entendre et moi je fais pareil.

Jos a peut-être quarante ans et je le trouve gentil. Il est pas du genre à dire des vulgarités aux filles. En fait, il est pas du genre à dire quoi que ce soit. Je pense qu'il n'aime pas ça avoir des bums dans son snack-bar, mais il n'a pas le choix. Les gars péteraient ses vitres et démoliraient son restaurant si Jos essayait de les foutre dehors.

Le rire de Suzanne traîne encore.

J'espérais que Jos me donnerait vite les hot-dogs, mais il est en train de prendre une commande au téléphone. Un des gars s'approche de moi. Il a frôlé mon épaule en s'assoissant sur le tabouret d'à côté. Je fais comme si de rien n'était. Son visage est proche du mien. Il pue l'alcool.

Les yeux rivés sur le comptoir, j'aperçois le billet vert qu'il a lentement fait glisser: «Ça te tente-tu d'monter?» Je lève les yeux et mon regard s'arrête sur l'imitation de sundae au caramel plantée parmi le bric-à-brac d'une étagère. La crème fouettée en plastique est grise et graisseuse. La cerise a été arrachée.

«As-tu peur? Chus pas un maniaque, j'te mangerai pas!»

Ici, ça sent la patate frite, chez nous ça sent le dimanche plate, peut-être qu'en haut ça sent le samedi soir? Tantôt, je vais revenir avec le dîner, on va manger, je vais essayer

la vaisselle, on va relire les journaux du samedi, mon père va s'endormir en regardant *L'heure des quilles* pendant que moi, le regard flou, je rêverai que Gérard Richer m'embrasse.

Je me retourne et je le regarde; il est pas laid. C'est pas mon genre, mais il est pas laid quand même. Ses cheveux sont huileux et lissés, ses yeux sont beaux. Gérard Richer me plaît plus, mais il est trop gêné avec les filles. Si je montais, on pourrait jaser un peu, si j'ai trop peur, je pourrais lui en parler, il me laisserait partir, on deviendrait amis, et... plus tard...? «Aie, j'te parle, réveille! Viens-tu? J'ai pas toute la journée, moé. C't'un vingt piasses vite fait, tu vas pouvoir t'en payer des hot-dogs avec ça!»

Suzanne s'est approchée. «Niaise pas, Philippe, est pas encore déniaisée, si jamais elle te *stoole* à ses parents, tu vas être dans marde jusqu'au cou.»

«Toé, écrase! C'est à elle à décider.»

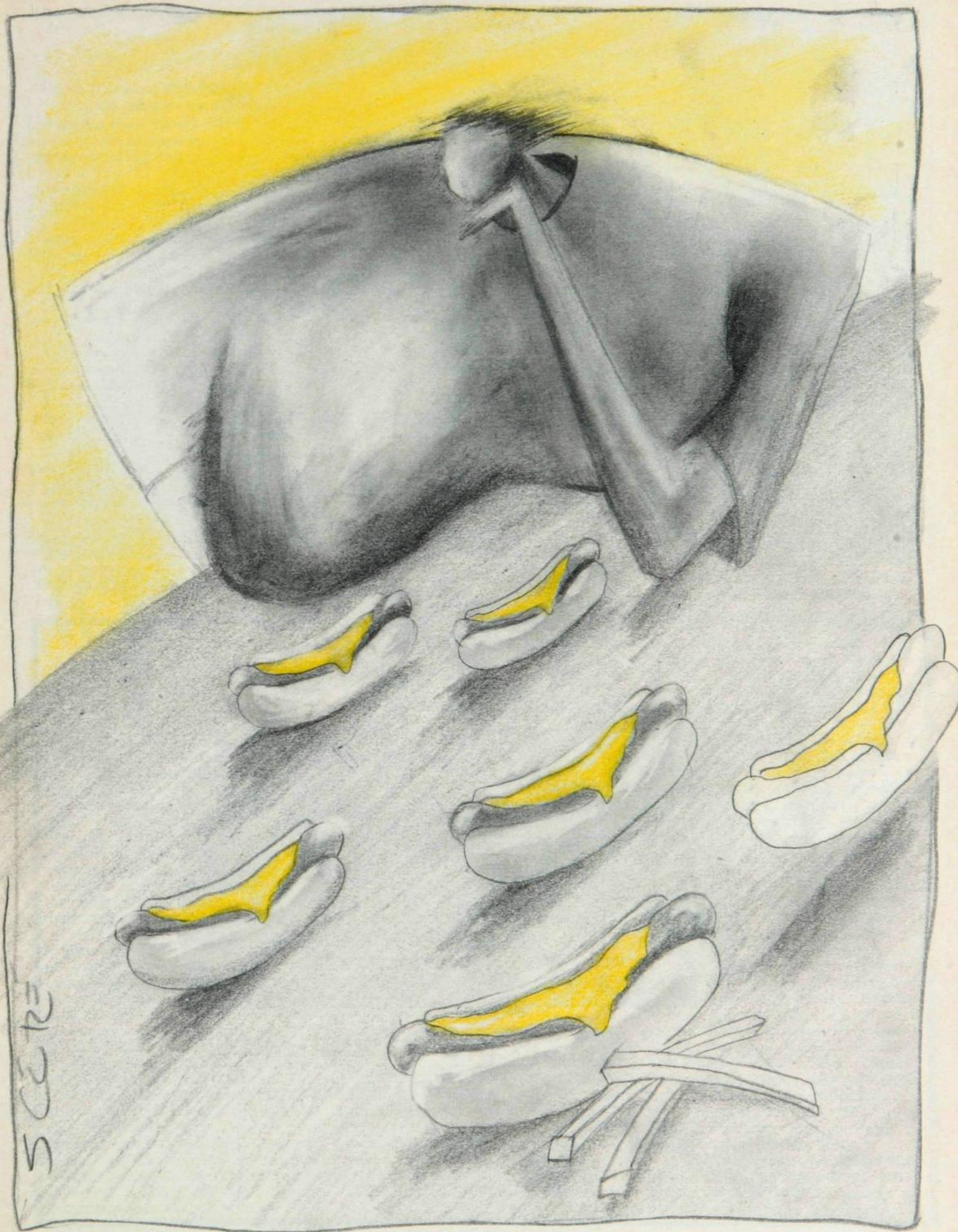
«Est trop jeune, j'te dis...»

«J'suis pas plus jeune que toi, Suzanne-la-guidoune.»

Les bums s'esclaffent. Mon «Suzanne-la-guidoune» a fait son petit effet. Suzanne, elle, n'a pas bronché. Elle me regarde... J'entends les rires s'éteindre un à un. Dans le silence qui suit, ses yeux mettent un long moment à se mouiller... à devenir verts. Un vert insoutenable. Si je la regarde plus longtemps je vais brailler.

J'ai mis le vingt piastes dans ma poche. Jos raccroche et me dit que ce ne sera pas long. «Aie, Jos, pendant que tu y prépares ça, j'vais aller y montrer quelque chose deux minutes, O.K.?» Les gars rient. Jos lui lance un regard sévère, mais il ne dit rien. Moi, il ne me regarde même pas.

On sort dehors. Ça sent le dimanche. Il ouvre la porte d'à côté et on monte l'escalier; ça pue. Il débarre une porte, l'ouvre, attend que j'entre. Je fais deux pas, je suis entrée. La paunteur me fait reculer. Il me pousse en avant. La chambre est sale, triste, sombre. Il y a un matelas par terre, un lavabo, une commode et deux chaises. Une radio portati-



SECRET

ve braille la grande vente chez Dupuis et Frères.

«Envoye, déniaise, j'ai pas toute la journée, moé!» Il est debout près du matelas, en train d'enlever son blouson. J'ai le goût d'être chez nous en train de manger mon hot-dog. Je ne sais plus quoi faire, il n'y a même pas de rideaux aux fenêtres, Michel Louvain chante à la radio. J'aime pas Michel Louvain, j'aime mieux entendre ronfler mon père entre deux abats et rêver à Gérard Richer qui... il est tout nu.

«Tu me l' montres-tu ton cul ou si tu me l' montres pas? Cé pus l' temps de changer d'idée, là, j'ai pas toute la journée, moé. Grouille-toé, si tu veux pas manger tes hot-dogs frettes.»

Il est couché sur moi. Je ne peux plus respirer tellement il m'écrase. Les draps sont tout sales. Chez moi, on dort dans des draps très propres. Ma mère trouve ça important des draps propres. C'est elle qui nous a appris à se frotter les pieds l'un contre l'autre pour faire tomber la petite poussière qu'on aurait pu ramasser de la toilette à notre lit.

Il sent la sueur. Ma mère, ça l'écoeure, la sueur. Quand mes frères «sentent fort», comme elle dit, elles les oblige à prendre leur douche avant de passer à table parce que sinon, elle vomit.

Je crois qu'il l'a rentré. J'ai envie de pleurer. J'ai les dents trop serrées, ça me donne

mal aux mâchoires. Je voudrais être avec mes parents, on pourrait regarder les vitrines de centres d'achats, aller faire un petit tour dans les pharmacies; c'est ouvert le dimanche, les pharmacies. Il bouge quatre ou cinq fois, puis il bouge plus. Il se relève. Il lave son pénis au lavabo. Je suis debout moi aussi. J'ai un peu de sang qui coule sur mes cuisses et ça brûle entre mes jambes.

Faut pas que je braille. Je remets mon pantalon sans m'essuyer. Je suis trop gênée pour me laver devant lui. On descend, on entre chez Jos. Suzanne a disparu.

«Pis, comment tu l'as trouvée sa collection de timbres?» Les bums se pâment de rire. Il leur crie: «Vos gueules!»

Mon sac de patates et de hot-dogs m'attend. Jos l'a posé sur le comptoir, juste en face de moi. Il dit, sans me regarder: «Quatre piastres et vingt.» Je fouille dans ma poche, en sors le billet vert que je remets vite dans ma poche pour lui donner l'argent de mon père. Mes mains tremblent, j'oublie la monnaie.

Jos sort: «Aie, ton change!» Je lui tends la

main. Jos me regarde à présent. C'est avant qu'il aurait fallu me regarder, Jos.

Je marche vite. Un des bums me crie des saloperies que je ne répéterai pas. Je monte notre escalier lentement. J'ai les dents trop serrées.

«Joualvert! Qu'est-ce que t'as fait donc, ça ben pris du temps?»

«Fallait qu'y change l'huile à patates.»

«Dis-moé donc qu'on va manger des bonnes patates!» Ma mère est contente. Elle aime ça, les bonnes patates.

Je suis assise devant mon hot-dog. J'ai peur de desserrer les dents.

«Qu'est-ce que t'as, donc? As-tu perdu un pain de ta fournée? Tu manges pas?»

Non, môman. C'est pas un pain que ta fille a perdu. C'est sa cerise. Comme le sundae chez Jos. Je dis: «Y a un poil dans mon hot-dog.»

Mon frère se tord. «Ça doit être un poil de la poche à Jos.» Tout le monde rit. Ma mère cherche le poil.

Je lui dis que je ne me sens pas bien, que je vais aller m'étendre. Elle me suit jusqu'à ma chambre. «Les bums t'ont-tu achalée?»

«Ben non, môman, ben non.»

Elle ferme la porte. Je l'entends leur dire: «Cé pas une place pour les filles, c'maudit trou-là! Toé, la prochaine fois, pension pas pension, tu vas y aller pareil, grand flanc mou.» ✕

## L'esclavage...



ou la rivalité  
dans le couple?

### Parler pour parler

Réalisation: Gaëtan Lavoie

vendredi 19 septembre à 22h

*L'autre télévision*



**Radio  
Québec**